tendre jeune fille pensait qu'il n'était pas impossible qu'Olivier de Ragny trouvât le moyen de lui faire parvenir indirectement un souvenir. Son attente toujours déçue devint une douleur pour cette âme aimante, et une grande tristesse s'empara de la noble fille dont chacun peut-être enviait le sort.

Selon la prévision d'Olivier, Léïla avait été promptement guérie, et sa gentillesse faisait toujours l'amusement favori d'Amélie. Elle avait gardé et serré soigneusement l'écharpe blanche et violette que portait le sire de Ragny, et dont il s'était servi pour panser la blessure de la biche. Cette écharpe était devenue pour Amélie une relique précieuse, qu'elle n'eût pas cédée pour le plus riche écrin ; mais ce sentiment si pur et si caché à tous les yeux devait bientôt faire place à toutes les exigences du devoir qu'allait dicter la volonté paternelle.

Il y avait à peine trois mois que Guillaume d'Orange était en Hollande avec sa famille, que de tous côtés vinrent des prétendants se mettre sur les rangs pour demander la main d'Amélie. Hélas ! une haute naissance est sans doute un brillant avantage, mais souvent aussi elle est une entrave au bonheur. La crainte d'une mésalliance fait éloigner l'homme que le cœur d'une jeune fille aurait choisi, et, par respect pour les convenances du rang, on sacrifie toute une vie qui aurait pu être heureuse, et qui ne devient que trop souvent un enfer anticipé.

Le comte Frédéric-Casimir, prince palatin de Landsberg, âgé de cinquante ans, d'un caractère violent et jaloux, mais richement partagé du côté de la naissance, de la fortune et des talents militaires, vint offrir son alliance à Guillaume d'Orange, avec la présomption de n'être pas refusé.

En effet, cette proposition offrait tant d'avantages que le père d'Amélie, ignorant d'ailleurs les secrets sentiments de sa fille, crut devoir passer par-dessus la disproportion d'âge en faveur d'une union qui assurait à son pays un allié puissant, et au besoin un vaillant défenseur : Casimir fut donc accepté.

Lorsque le prince annonça à Amélie la décision qu'il avait prise, la douce et timide jeune fille baissa les yeux pour cacher les larmes qu'elle sentait prêtes à couler, et elle salua silencieusement son père en signe de soumission. Telles étaient les mœurs de ce siècle et le respect qu'on portait à la puissance paternelle. Amélie, pour rien au monde, n'eût osé se permettre la moindre objection ; un père était pour elle le représentant de Dieu sur la terre, et elle regardait comme sacrés et sans appel les ordres qui émanaient de sa volonté. La mère d'Amélie, ne voyant que par les yeux de son époux et croyant, comme lui, le cœur de sa fille parfaitement libre, reçut avec joie l'annonce de son prochain mariage, et se fit une douce jouissance d'en hâter les apprêts.

Rien ne peut donner une idée de la magnificence des présents que reçut la jeune fiancée. Pierreries, dentelles, étoffes précieuses, vaisselle d'or et d'argent, équipages somptueux, chevaux du plus grand prix, tout fut prodigué à cette jeune fille pour cacher, autant que possible, à ses yeux ce qui manquait à son futur époux en agréments personnels. Casimir n'avait cependant rien de repoussant en lui : il avait été beau à vingt-cinq ans, mais cet âge avait doublé, et sa taille épaissie, ses cheveux blancs et rares, son visage bruni par les travaux guerriers, pour une jeune fille de seize ans n'avaient rien d'attrayant. Du reste, le palatin eût-il été jeune et beau, Amélie s'en serait à peine aperçue. Elle obéissait aveuglément à l'ordre de son père, et jusqu'au jour de son mariage, ses yeux ne s'étaient jamais levés sur son fiancé.

La cérémonie nuptiale fut entourée de toute la pompe qui pouvait en rehausser la solennité. La veille au soir, le palais de Delft,

au moment de la signature du contrat, resplendissait de mille feux de couleurs, et tous les appartements, remplis de la plus brillante société, offraient le coup d'œil féerique le plus animé. Le château et la terre de Montfort furent donnés en dot à la jeune épouse, et en cela, son père voulut lui faire un présent agréable, connaissant l'attachement qu'elle portait au berceau de son enfance, et ne se doutant pas qu'il la rapprochait d'un lieu fatal à son repos.

Dès que les fêtes du mariage furent terminées, le palatin témoigna le désir de venir prendre possession de son château de Montfort. Le motif secret de ce départ précipité avait sa source dans ce caractère jaloux et ombrageux, qui ne pouvait penser sans frémir aux hommages que recevait Amélie à la cour de son père. Dissimulant ce honteux sentiment, Casimir sut colorer son départ par le spécieux prétexte du bonheur qu'il prétendait devoir goûter dans une retraite où il serait tout à sa femme, sans qu'aucun soin étranger vînt l'en distraire. Amélie, toujours soumise et résignée, suivit son époux sans se plaindre, et dès qu'elle fut arrivée dans son château, elle se fit un genre de vie tout à fait selon les goûts de Casimir, passant ses journées dans la tour où était son appartement, occupée à lire, ou à des ouvrages de couture qu'elle faisait distribuer par son intendant aux pauvres du pays.

Casimir aurait bien voulu pouvoir se dispenser de faire de son château le rendez-vous de la noblesse du voisinage ; mais à moins de passer pour un sauvage, ou de laisser deviner sa sombre jalousie, il ne pouvait fermer sa porte à ses voisins, et rompre toutes relations avec eux. Mais il prit le prétexte de la santé d'Amélie qui était chancelante, pour ne jamais la laisser paraître lorsqu'il arrivait quelques visites au château, et pour ne pas la conduire avec lui dans celles qu'il rendait.

Amélie ne voyait donc personne que son mari, et le vieil intendant qui l'avait vue naître, et qui était le distributeur de ses aumônes. Elle aurait regardé comme un crime de s'informer de ce qu'était devenu le sire de Ragny, et si parfois un souvenir bien involontaire venait traverser sa mémoire, la chaste épouse de Casimir se le reprochait et l'éloignait comme une mauvaise pensée.

Malgré cette vie presque claustrale que menait la jeune châtelaine de Montfort, son ombrageux époux trouvait encore quelque chose à reprendre dans sa conduite. Avait-elle ouvert sa fenêtre du côté de l'avenue le jour où quelque visiteur était venu au château, le farouche Casimir y voyait l'intention de se faire voir aux arrivants, et il entraînait dans des accès de fureur qui faisaient trembler la malheureuse jeune femme. Il lui avait ôté sa biche favorite, sa jolie Léïla, que le prince d'Orange avait renvoyée à Montfort avec les fourgons qui contenaient le trousseau d'Amélie. Cette biche devint la bête noire du palatin, non-seulement parce qu'il était jaloux de l'affection que sa femme avait pour elle, mais encore parce que le plaisir qu'elle avait à la voir courir et sauter dans la cour du château était pour Amélie un prétexte de descendre et de quitter la tour où elle était confinée.

Cet état de choses parut si injuste au vieil intendant, qu'il crut devoir en informer le prince d'Orange, et lui apprendre combien sa jeune maîtresse était malheureuse. Guillaume, qui avait espéré une conduite bien différente de la part de celui qu'il avait choisi pour gendre, crut devoir s'en expliquer avec lui. Sous prétexte de lui confier une mission importante et de réclamer l'appui de ses talents diplomatiques, il lui fit parvenir un message qui l'invitait à se rendre au plus tôt en Hollande, mais sans lui parler du véritable motif qui lui faisait désirer sa présence.

Le désir de briller dans un poste éminent balançait dans l'âme du palatin la honteuse passion de la jalousie. Il pensa qu'Amélie